

flûtiste dans ce disque n'est autre que... Roger Bourdin. En 1960, Geo enregistre à Stuttgart pour Michel Attenoux sur label Deutscher Schallplattenclub (H005). Attenoux et Geo sont assistés de Persiani, Roland Lobligeois et Charles Saudrais. Geo, dont le seul élève est Dany Doriz, mais non des moindres!, se fait un peu oublier dans l'anonymat des studios d'enregistrement. En 1971, on est donc surpris de le voir participer à la T.V., à une jam réunissant Guy Lafitte et André Ekyan au ténor, Stéphane Grappelli au violon, Mezz Mezzrow à la clarinette, Raymond Fol, Jerry Mengo à la batterie et même le jeune Boulou Ferré à la guitare! Il revient au jazz de 1976 à 1981 au Méridien. Et surtout en 1979, il participe à un disque très populaire, celui des Petits Français de Moustache (Irakli, François Guin ou Benny Vasseur, Attenoux - également arrangeur -, Zanini, Charles Donadieu, Joël Favreau, Teddy Martin) qui jouent les chansons de Georges Brassens (qui avec son bassiste Nicolas participe au disque), avec des invités américains de marque: Joe Newman, Harry Edison, Cat Anderson, Eddie Davis et Dorothy Donegan! Pour des raisons de santé, il se retire à Sète, le pays de Brassens et y donne son dernier concert en 1983. Un sacré swingman ce Geo Daly!

Michel Laplace

HOMMAGE À UN GRAND MAÎTRE DU PIANO

JAZZ - HENRI CHAIX - par André Verdan

Depuis quelque temps, on se demandait quel était son âge, ce qu'il devenait, s'il jouait toujours dans les boîtes à jazz genevoises. On projetait de lui consacrer un hommage dans une revue spécialisée, de collecter de tous les azimuts les enregistrements de ses concerts encore inédits... Et puis, dans sa septante-quatrième année, Henri Chaix est parti subitement pour les verts pâturages, avec la discrétion et la retenue quasi calviniste qui l'avaient caractérisé durant sa carrière musicale; car avant même de célébrer son invention mélodique intarissable, sa science harmonique impeccable, son swing impétueux, la variété de son répertoire et bien sûr sa virtuosité, il faut saluer en lui un artiste naturellement immunisé contre la tentation de la facilité, de l'esbroufe et du "m'as-tu-vu?", épris de perfection, donc très respectueux du public. Son point de départ, son "camp de base", c'était le style *stride*, ou new-yorkais, qu'il pratiquait (et enseignait) avec une maîtrise rarement égalée, dans le sillage des pères fondateurs James P. Johnson, Willie the Lion Smith, Fats Waller: cette pleine utilisation mélodique, harmonique et rythmique du clavier qui ne laisse aucun répit à l'une des deux mains (sauf dans le jeu dépouillé de Count Basie), et qu'on a trop tôt fait de réduire, schématiquement, à la succession répétée d'une note de basse et de l'accord correspondant plaqué à l'oc-

tave supérieure - car cette musique bondissante et jubilatoire est beaucoup plus subtile et difficile qu'elle en a l'air! Il lui arrivait cependant de faire des emprunts au style plus linéaire et plus heurté d'un Earl Hines ou d'un Duke Ellington deuxième période, alternant parfois les genres dans un même morceau, tout en restant lui-même. Les grands musiciens noirs américains de passage à Genève dans les années 50 et 60 ne s'y sont pas trompés: ils ont trouvé en lui, ainsi que dans son trio ou son orchestre, des accompagnateurs de haut niveau. Henri Chaix avait beau rappeler, dans une interview radiophonique, qu'il était inhibé par la panique quand il dut pour la première fois accompagner au Cat Club de Genève le génial et très autocratique Sidney Bechet. Wild Cat, le Chat Sauvage n'a jamais mieux joué qu'avec la complicité du jeune pianiste et de ses partenaires, comme en témoignent les archives radiophoniques. On peut en dire autant du clarinettiste Albert Nicholas et des géants du middle-jazz qui tournèrent et enregistrèrent avec lui, notamment les ellingtoniens Ben Webster et Rex Stewart, ainsi que le trompettiste Buck Clayton, émigré du Big band de Count Basie. Épaulés par sa petite formation parfaitement rodée, ils jouèrent en Suisse avec un lyrisme enthousiasmant et une souveraine décontraction. Un soir de 1980, des amis trouvèrent malin de me propulser avec becs et anches sur le podium de La Madeleine, à Vevey, pour y faire un set avec le trio Chaix (Alain Dubois était à la basse, Johnny Stadler à la batterie). Dès les 4 mesures d'introduction du premier morceau dont j'avais hâtivement griffonné les accords pour Henri qui ne le connaissait pas, le trac consécutif à cette mauvaise plaisanterie me quitta. On se sentait littéralement enveloppé, porté par le flux harmonique et rythmique du trio, l'à-propos des phrases de liaison, la ponctuation des "relances". Impression comparable à celle d'une centrale d'énergie ou à l'émotion qu'on ressent, sur un bateau de la CGN, en regardant la puissante pulsation, parfaitement huilée et synchronisée des machines. S'il fallait - choix cruel - emporter une seule composition d'Henri sur une île déserte, ce serait *Little Stride for Big Ben*, véritable petit concerto d'inspiration ellingtonienne pour stride piano et orchestre, dédié au tenor sax Ben Webster qui raffolait de ce style et s'y exerçait même en privé... en ratant quelques notes basses. Qu'attend-on pour battre le rappel des enregistrements dispersés de ce grand jazzman aux allures de père tranquille? Et harceler les disquaires afin qu'ils dénichent les éditions ou rééditions existant déjà sur CD.

André Verdan

